

grands foyers de l'insurrection. La pensée de la résistance y était unanime ; personne ne songeait à se rendre.

Ici, ce fut dans la ville même que le combat fut terrible. Les béliers avaient forcé le rempart sur trois points différents ; les Romains avaient pénétré dans la ville, rejeté les combattants juifs jusque vers les abords de la citadelle ; mais, à mesure que ceux-ci reculaient par des ruelles étroites et montantes, ils retrouvaient l'avantage du terrain. Les Romains, sur qui les coups tombaient de haut, voulurent s'élever à leur tour et montèrent sur les toits (les maisons, alors comme aujourd'hui, étaient peu élevées et les toits en plate-forme) : mais ces constructions légères cédèrent sous le poids des combattants armés ; les maisons s'écroulèrent sous les occupants ; les Romains renversés, perdus dans un nuage de poussière, embarrassés dans des passages étroits et inconnus, ne se reconnaissant plus sous la poudre dont ils étaient couverts, périssaient sous les coups et sous les décombres : il fallut sortir de cette ville un instant prise.

Mais à cette ville assiégée les vivres manquaient : on n'en donnait plus qu'aux seuls combattants ; le reste, ou tâchait de s'enfuir par les passages souterrains qui servaient aux égouts, ou demeurait épuisé par la faim et résigné à la mort. Une nuit, trois soldats de la quinzième légion parvinrent à déranger quelques assises d'une des tours ; elle s'écroula, l'armée romaine entra par cette brèche, et, comme les rues de la ville avaient

une pente rapide, le bas de la ville fut à la lettre une mare de sang. Dieu, dit Josèphe, combattait contre les Juifs ; ils ne purent tenir longtemps, même dans cette citadelle si élevée, qui devenait leur dernier refuge. Un vent violent s'éleva, qui portait aux Juifs les flèches des assiégeants et leur rejetait leurs propres flèches ; ils ne pouvaient même se tenir debout sur les remparts. Quand toute la masse du peuple accumulée dans ce dernier asile se vit sans ressource, ils embrassèrent une dernière fois leurs enfants et leurs femmes, les précipitèrent et se précipitèrent avec eux dans l'abîme. Il ne se sauva, dit Josèphe, que deux femmes, pas un enfant ; les Romains jetaient les enfants du haut du mur. L'atrocité du meurtre luttait avec l'atrocité du suicide (24 gorpiceos au 23 hyperberetceos, 19 septembre au 18 octobre)<sup>1</sup>.

Sur ces deux points seulement dans la Galilée, Jotapat et Gamala, l'insurrection avait résisté quelque temps ; partout ailleurs, quelle que fut son obstination, elle avait promptement cédé, ou devant la supériorité des forces ennemies, ou même devant sa propre impopularité. Dans la ville de Japha<sup>2</sup>, que la résistance de

1. Suétone mentionne les deux sièges de Tarichée et de Gamala comme dirigés par Titus. Dans un de ces combats, il eut son cheval tué sous lui, et monta immédiatement le cheval d'un ennemi qu'il venait de tuer (*In Tit.*, 4).

2. M. de Saulcy (t. I, p. 78, 20 décembre) reconnaît cette ville dans le village actuel de Jafa ou Yafâh, à 2 kilomètres sud de Nazareth. Ce serait la Japhia de la Bible. (Josué, XIX, 12.) V. aussi la lettre déjà citée du docteur Schultz.

Jotapat avait encouragée au soulèvement, les plus ardents, sortis à la rencontre des Romains et repoussés par eux, s'étaient vus enfermés dans une première enceinte de la ville ; par peur ou par trahison, on refusait de leur ouvrir l'enceinte intérieure. Ils furent tués là comme dans un piège, et moururent en maudissant leurs compatriotes. Les Samaritains du mont Garizim, vaincus par la soif, avaient été massacrés au nombre de onze mille six cents. Des révoltés juifs s'étaient établis sur le Thabor, montagne isolée, facile à défendre de toutes parts. Une fausse attaque les attira dans la plaine, où la cavalerie romaine les tailla facilement en pièces<sup>1</sup>.

Une bande plus nombreuse, celle de Jésus, fils de Saphat, avait occupé plus longtemps les Romains. Retirée à Tibériade, elle y tenait sous le joug l'aristocratie, amie de la paix. Un parlementaire romain, arrivant aux portes, fut, selon la constante habitude de ces insurgés, reçu à coups de flèches. Le parti de la paix s'effraya ; le sénat de Tibériade députa à Titus pour solliciter l'approche des forces romaines, et à leur approche expulsa les insurgés. De Tibériade, ceux-ci allèrent quelques lieues plus loin, sur les rives du lac, prendre position à Tarichée ; mais, là

1. Sur le combat de Japha, Josèphe, III, 21 (7, 31), le 25 dœsios (24 juin). — Sur celui de Garizim, III, 22 (7, 32), le 27 dœsios (26 juin) ; voir aussi M. de Saulcy, t. II, p. 400 et s. — Sur celui du Thabor, Jos., IV, 6 (1, 8).

aussi, les inquiétudes de la ville, l'hostilité de l'aristocratie les accueillirent : il y eut sur la place, entre le parti de la guerre et le parti de la paix, de tels débats, que du dehors les Romains entendirent les clameurs populaires et jugèrent que cette ville divisée serait bientôt prise. Titus hâta le succès par un coup de main hardi : lançant son cheval dans les eaux, il tourna les murailles de la ville et pénétra de plain-pied par le port dans la cité. Les malheureux soldats de l'insurrection n'eurent plus d'autre refuge que le lac lui-même. Ils se jetèrent sur des barques réunies à l'avance ; mais les Romains eurent bientôt équipé une flottille, et sur ce lac, dont toutes les rives leur étaient hostiles, les Juifs furent réduits à se défendre contre les navires romains avec les pierres qui servaient de lest à leurs bateaux. Bientôt il ne resta plus d'eux que quelques débris de barques flottants sur le lac, des cadavres enflés par la submersion et des taches de sang sur les eaux.

Il demeurait cependant à Tarichée, outre les habitants de la ville que Rome devait épargner, une multitude d'étrangers, insurgés ou fugitifs, qu'une sorte, je ne dirai pas de pitié, mais de respect humain, empêchait Vespasien d'égorger. Après mûre délibération, il leur accorda « une liberté équivoque », et leur fit ouvrir une des portes de la ville en ne leur laissant de passage que vers Tibériade. Arrivés là, au milieu d'une population dont on se croyait plus sûr,

on les enferma dans l'hippodrome et on les tria. Douze cents, vieux et infirmes, furent massacrés sans pitié ; six mille, les plus robustes, furent envoyés, comme d'utiles ouvriers, à Néron, qui s'amusait alors à couper l'isthme de Corinthe ; le reste (trente-six mille quatre cents, dit Josèphe) fut vendu comme esclaves<sup>1</sup>. Tout cela se passait sur les bords de ce beau lac de Génésareth, dont l'aspect ravit encore nos voyageurs. Quarante ans auparavant, sur ces mêmes bords et sur ces mêmes eaux, Jésus, fils de Marie, avait précédé Jésus, fils de Saphat, portant, lui, la bonne nouvelle et l'Évangile de la paix. C'était sur ce lac, ensanglanté aujourd'hui, qu'il avait tendu la main à Pierre et que ses disciples l'avaient éveillé au fond de la barque pour lui dire : « Seigneur, nous périssons ! » Il avait commandé aux vents et aux flots, et il s'était fait une grande tranquillité.

Il restait encore une dernière bande d'insurgés galiléens ; celle-là était commandée par Jean, fils de Lévi, et il l'avait établie dans sa ville natale de Giscala. Mais, là aussi, l'approche des troupes romaines et les clameurs de la ville rendirent bientôt sa position insoutenable. Jean se contenta de demander à Titus, qui

1. Josèphe, III, 31-36 (9, 10). Tarichée fut prise le 8 gorpiceos (13 septembre). Tibériade, comme on sait, s'appelle aujourd'hui Tabarieh ; Tarichée, Kedes. L'une et l'autre présentent des vestiges remarquables d'antiquités romano-judaïques. De Saulcy, t. II, p. 463 et suiv., 470 et suiv.

approchait, un jour de trêve, pour célébrer le sabbat et signer ensuite la capitulation. Après l'avoir obtenu, sachant trop bien que la capitulation ne s'étendrait pas jusqu'à lui, il profita de cette nuit d'armistice pour s'échapper avec ses soldats. Leurs femmes et leurs enfants les suivirent. Mais au bout de vingt stades (une lieue), ce lent et douloureux cortège sembla trop ralentir la marche des hommes armés. Ils entendaient déjà le galop de la cavalerie romaine qui les poursuivait. Jean exigea de ses hommes qu'ils abandonnassent leurs familles, et le fanatisme juif lui accorda ce sacrifice. Trois mille êtres humains furent ainsi délaissés, malgré leurs supplications et leurs pleurs, hurlant de douleur, tremblant d'effroi, se perdant dans des chemins inconnus, se foulant et s'écrasant dans leur fuite. Jean fut atteint cependant et perdit une partie de ses hommes ; mais il se sauva avec le reste, et, après une marche d'au moins quatre jours, il porta à Jérusalem, rendez-vous de tous les débris de l'insurrection galiléenne, un fanatisme exalté par la défaite, un courage indompté, une volonté supérieure, une âme prête à tout oser<sup>1</sup>.

Ainsi, de toutes parts en Galilée, les soldats de l'insurrection étaient ou détruits ou balayés. La cruauté même du vainqueur, il est triste de le dire, assurait la soumission des peuples. Là où la soumission était

1. IV, 8 (9, 2).

prompte, Vespasien se montrait clément ; il se contentait d'abattre un pan de mur, de transformer la ville forte en ville captive : du reste, la population demeurerait libre ; des chefs lui étaient choisis par son propre sénat et parmi les notables du parti de la paix ; un centurion seulement demeurerait dans chaque ville, un décurion dans chaque bourg ; Rome ne leur refusait pas cette autonomie, souvent fort large, dont elle était libérale envers ses sujets. Mais, quand la population n'avait pas immédiatement séparé sa cause de celle des insurgés, l'épée de Rome était terrible ; les hommes presque toujours, parfois même les femmes et les enfants, étaient mis à mort. C'est l'honneur de Titus et c'est l'annonce de ce règne qu'on appela les délices du genre humain que de le voir modérer les massacres. Il eût, sans son père, ménagé le sang de Gamala ; il accorda à Giscala le répit dont j'ai parlé, afin de ne pas être obligé de la prendre d'assaut et de la livrer à l'épée de ses légionnaires. Mais le vieux routier Vespasien ne connaissait pas ces ménagements ; il trouvait avec son conseil que tout était permis envers les Juifs, et que « lorsque l'utile et l'honnête ne peuvent se mettre d'accord, c'est l'utile qu'il faut préférer ». Nous venons de voir comment, à Tarichée, il éluda la promesse que Titus avait faite de laisser la vie aux prisonniers.

Ces épouvantables représailles effrayaient plus qu'elles n'irritaient. On aimerait à croire que la terreur est toujours et absolument de la mauvaise poli-

tique, comme elle est d'une détestable morale. Pour le châtement des peuples, Dieu ne l'a pas ordonné ainsi, et il faut que les tyrans fassent grand abus des supplices, pour qu'à la fin cette politique leur soit funeste. Dieu nous garde de la terreur modérée et intelligente, car celle-là dure ! Dans l'antiquité surtout, de telles représailles étaient si bien passées en loi, que les victimes elles-mêmes s'en prenaient, non à ceux qui les exerçaient, mais à ceux qui les avaient provoquées. Josèphe, qui raconte ces massacres, n'accuse ni Titus, ni même Vespasien ; courtisan de ces princes, il croit en racontant tout cela ne leur faire aucun tort ; et, au fond, ni Titus ni Vespasien lui-même, leur vie en dépose, n'étaient plus sanguinaires que d'autres. En faisant périr tant d'êtres désarmés, ils croyaient, non pas assassiner, mais combattre. Les grands coupables, aux yeux de Josèphe, ce sont les auteurs de la révolte, ceux qui ont rendu le peuple juif criminel avec eux, ceux qui ont nécessité et légitimé les vengeances romaines. Josèphe n'est pas insensible à tant de sang versé ; mais c'est sur ces hommes que par sa bouche la nation juive rejette ces flots de sang ; ainsi un malheureux poussé au crime par de perfides conseils s'en prend de son supplice, non pas à son juge, mais à son instigateur.

Seulement, ces exécutions qui épouvantaient la masse du peuple achevaient d'exalter la partie exaltée du judaïsme. Les soldats de l'insurrection, qui avaient

disputé leur vie derrière les murailles croulantes de Jotapat et de Gamala, savaient qu'il n'y aurait pas d'amnistie pour eux. La victoire leur était difficile, mais la soumission impossible. Les liens du sang ne les arrêtaient guère ; on a vu comment, au sortir de Giscala, ils avaient abandonné leurs enfants et leurs femmes ; comment à Gamala ils les avaient jetés avec eux du haut de la citadelle. Ils ne reculaient pas non plus devant le suicide. Depuis longtemps, soit par suite des relations avec les païens, soit par le seul progrès d'un fanatisme désespéré, l'orthodoxie judaïque s'était familiarisée avec l'idée de la mort volontaire. Les exemples en sont nombreux dans Josèphe et il les raconte avec admiration <sup>1</sup>.

C'étaient de tels hommes qui, échappés comme par miracle au massacre de la population armée, affluaient de tous les points de la Galilée vers la ville sainte. Bandits de Judas le Gaulonite, sicaires de Manahem, soldats de Charès ou de Jean de Giscala, fugitifs de Gamala ou du Thabor, fanatiques de religion, de patriotisme ou de pillage ; tournant le dos à ces cités pusillanimes qui accueillaient avec joie l'aigle romaine, à ces laboureurs galiléens empressés de faire leur paix pour retourner à leurs moissons, à ce Josèphe qui

1. Voir entre autres le récit des insurrections de Tibériade (Jos., *in Vita sua*, 28) ; la scène de la caverne de Jotapat, où Josèphe combat les idées de suicide que d'habitude il semble accepter. *D. B.*, III, 25 (8) ; les suicides de Massada, VII, 34, 36 (8, 9) ; un passage de la lettre d'Agrippa à Caius. Philo, *in Legat.*

d'ennemi des Romains était devenu leur grâcié et leur courtisan : tous arrivaient, disaient-ils, pour verser leur dernière goutte de sang sur les parvis du temple ; plus exaltés dans le désespoir de la défaite qu'ils ne l'avaient été dans leurs espérances de victoire ; criant d'ailleurs qu'ils n'étaient pas vaincus ; qu'ils avaient seulement abandonné une situation difficile pour une situation plus forte, la défense des bourgades galiléennes pour la défense de Sion. L'élite de toutes les bandes d'aventuriers, le résidu de toutes les insurrections, les plus obstinés de tous les fanatiques, se pressaient ainsi dans Jérusalem pour la défendre et plus encore pour la déchirer.

Jérusalem pouvait donc se croire forte ; mais elle devait se sentir isolée. Elle n'avait rien fait pour venir en aide à la Galilée, cette avant-garde perdue de l'insurrection. Avertie par Josèphe, elle n'avait su trouver aucune force pour faire diversion aux coups que lui portait Vespasien sur les bords du lac de Tibériade. Était-ce jalousie ? Cela est possible. Était-ce impuissance causée par la discorde ? Cela est probable. Les révolutionnaires sont égoïstes, et la révolution juive surtout eut ce caractère qu'au milieu des plus extrêmes périls ses sectateurs ne cessèrent de s'entre-déchirer.

Maintenant Jérusalem goûtait les fruits de son inaction. La Galilée était détachée d'elle, l'insurrection de la Samarie était domptée, et par suite la domination

romaine, raffermie dans ces deux provinces, touchait Jérusalem par le Nord. A l'Occident, Joppé, un instant occupée par des pirates juifs, avait été reprise : les pirates avaient été contraints à se réfugier sur leurs navires, et l'inclémence habituelle des éléments envers les Juifs les avait bientôt rejetés sur la côte où le glaive des Romains les attendait. Azot et Jamnia étaient rentrées sous le joug ; et, plus forte que jamais, une chaîne de cités idolâtres, depuis Gaza jusqu'à Sidon, barrait aux Juifs les approches de la mer. A l'orient, Scythopolis, toujours fidèle ; Tibériade et Tarichée, facilement soumises ; le mont Thabor, occupé ; Gamala, enfin vaincue, ouvraient à Vespasien le lac de Tibériade, les bords du Jourdain et cette grande plaine (Μεγάλον Πεδίον), qui, sur la rive droite de ce fleuve, s'étend du mont Thabor jusqu'à la mer Morte. Au midi, Jérusalem avait derrière elle l'Idumée encore inattaquée ; mais sur tous les autres points l'insurrection hiérosolymitaine était circonvenue. Les aigles romaines, à Scythopolis, n'avaient plus que vingt lieues entre elles et Jérusalem ; à Jamnia, onze lieues ; à Sichem, douze. C'étaient les toparchies voisines de Jéricho, de Thamna, de Gophna, d'Acrabata, qui, le printemps prochain, allaient avoir à défendre leur capitale.

Mais le récit des événements de la Judée doit être ici interrompu. Un moment est venu, qui amène des perturbations tout autres ; un homme est apparu sur la scène, auquel la Providence destine un rôle tout nou-

veau, non-seulement dans la Judée, mais dans le monde romain. La guerre de Judée ne sera plus qu'un coin de la guerre universelle. Les révolutions de Jérusalem se perdront pour quelque temps dans le bruit des révolutions de l'empire. Ce sont ces révolutions de l'empire qu'il nous faut ici raconter. C'est là cette époque où devaient « retentir les bruits de guerre et de sédition », où l'on devait voir « se soulever peuple contre peuple et royaume contre royaume » <sup>1</sup>.

1. Matth., XXIV, 6, 7. — Luc, XXI, 9, 10.